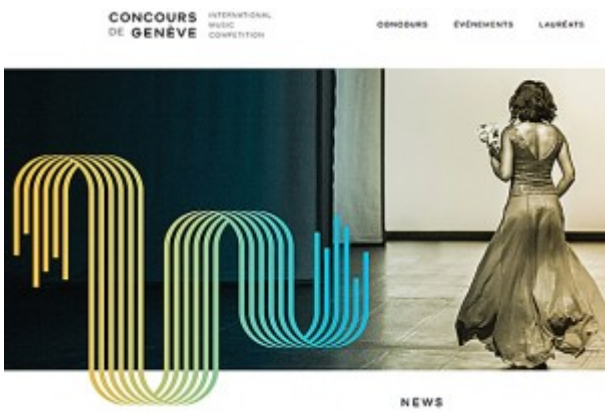
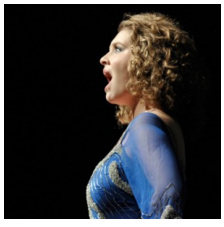
GENEVE. Festival des Lauréats, les 23, 24 et 25 novembre 2017



GENEVE. FESTIVAL DU CONCOURS 2017, les 23, 24 et 25 novembre 2017. Le Concours international de Genève 2017, outre une nouvelle édition cette année, dont **le Prix de composition (Finale à ne pas manquer en live depuis son site, ce dimanche 26 novembre 2017 à 17h)**, organise aussi son festival (des lauréats), invitant ses anciens lauréats, tempéraments musiciens, instrumentistes et chanteurs qui ont marqué les éditions précédentes. Un festival qui célèbre le jeu collectif comme l'acuité des personnalités individuelles, à travers 3 programmes aux répertoires multiples et complémentaires : airs d'opéras, musique de chambre et voix, musique ancienne…



JEUDI 23 NOVEMBRE 2017
CONCERT DE GALA, 20h – Victoria Hall
RESERVEZ, Billetterie et infos
https://www.concoursgeneve.ch/event/concert_de_gala
Au programme passions et vertiges de l'amour, extraits des opéras de Mozart, Rossini, Offenbach, Ravel… mais aussi Wagner, Puccini, R. Strauss.

Avec les anciens lauréats des éditions précédentes du Concours

International de Genève :
Jane Irwin, soprano, 1er Prix 1993
Roberto Saccà, ténor, Prix d'Opéra 1989
Jacques-Greg Belobo, basse, 2e Prix 2000
Oliver Yoonjong Kook, ténor, 2e Prix 2007
Anna Kasyan, soprano, 3e Prix 2007
Polina Pasztircsák, soprano, 1er Prix 2009
Ania Vegry, soprano, 3e Prix 2011
Marina Viotti, mezzo-soprano, 3e Prix 2016
Andrew Garland, baryton, 3e Prix Montréal 2009
Marion Lebègue, mezzo-soprano, 1er Prix Toulouse 2014
Matija Meic, baryton, 2e Prix Helsinki 2014
Orchestre de la Suisse Romande
Jesús López Cobos, direction
En direct sur Espace 2

VENDREDI 24 NOVEMBRE 2017
Voix et Quatuor
Bâtiment des Forces Motrices, 20h
RESERVEZ, Billetterie et infos
https://www.concoursgeneve.ch/event/voix_et_quatuor

Oeuvres de Debussy, Duparc, Poulenc, Saint-Saëns, Chausson…
Marina Viotti, mezzo-soprano, 3e Prix 2016
Vision String Quartet, 1er Prix 2016
Todd Camburn, piano

SAMEDI 25 NOVEMBRE 2017
AIRS DE CONCERT & FLÛTE SOLO
Opéra des Nations, 20h
Concerto de CPE Bach, Air de concert de Mozart « Ch'io mi

scordi di te »

RESERVEZ, Billetterie et infos
https://www.concoursgeneve.ch/event/airs_de_concert_flute_solo

Bénédicte Tauran, soprano, 3e Prix 2003
Anna Kasyan, soprano, 3e Prix 2007
Polina Pasztircsák, soprano, 1er Prix 2009
Marina Viotti, mezzo-soprano, 3e Prix 2016
Yubeen Kim, flûte, 2e Prix 2014
Lorenzo Soulès, piano, 1er Prix 2012
Gli Angeli Genève
Stephan MacLeod, direction

———

GENEVE, Festival des Lauréats, Concours international de Genève 2017, les 23, 24 et 25 novembre 2017 – + d'infos sur le site du Concours Concours international de Genève 2017

CONCOURS DE GENÈVE INTERNATIONAL MUSIC COMPETITION

CONCOURS ÉVÉNEMENTS LAURÉATS MULTIMÉDIA À PROPOS



NEWS



JE 23 NOV. - CONCERT DE GALA

Pas moins de 11 solistes, tous lauréats de concours internationaux, sur scène pour ce concert de gala! Avec l'OSR, sous la direction de Jesús López Cobos.
Lire plus...



VE 24 NOV. - VOIX & QUATUOR

Rendez-vous ce vendredi au BFM avec Marina Viotti et le Vision String Quartet, lauréats du dernier Concours. Musique française d'abord puis, en 2e partie du concert, carte blanche...
Lire plus...



SA 25 NOV. - AIRS DE CONCERT

Six lauréats du Concours de Genève se joindront à l'ensemble genevois Gli Angeli, dirigé par Stephan MacLeod pour un concert dédié aux Airs de Concert de...
Lire plus...

LIRE aussi **notre présentation générale du CONCOURS de GENEVE 2017**

LIRE notre grand entretien avec **Didier Schnorhk,** secrétaire général du Concours international de Genève : identité, singularité, accompagnement des jeunes lauréats, développement futur… **En 2017, le Concours de Genève** l'un des plus anciens au monde, riche d'une histoire exceptionnelle, entend se diversifier et défendre plus que jamais les jeunes talents, ce dans toutes les disciplines. Bilan et synthèse d'un événement annuel qui occupe une place spécifique, voire exemplaire parmi les institutions musicales et artistiques où l'esprit de compétition ne sert qu'un objectif, accomplir et accompagner les personnalités artistiques. Un entretien passionnant qui explique comment la globalisation ne signifie pas forcément baisse et appauvrissement du niveau des candidats… 3 questions pour faire le point et dresser un bilan sur un Concours singulier.



TOURCOING. THEODORE DUBOIS : recréation du PARADIS PERDU par Jean-Claude Malgoire



TOURCOING, Atelier Lyrique, les 24 et 26 novembre 2017 : recréation du PARADIS PERDU de Théodore Dubois (1878). Né en 1837, mort en 1924, **Théodore Dubois** dont il est permis aujourd'hui de réévaluer le style, incarne l'exemple d'une figure musicale, précoce (Prix de Rome 1861 à l'âge de 24 ans), vénérée de son vivant, mais peu joué malgré son implication à faire connaître sa manière et ses œuvres. Le professeur (1871), puis le directeur du Conservatoire (1896), le théoricien et son Traité d'harmonie, aurait souhaité être célébré aussi comme compositeur. Or malgré sa fameuse prière invoquant l'histoire et le futur qui lui auraient donner raison en permettant de voir ses œuvres reconnues et estimées à leur juste valeur, force est de reconnaître que Dubois, malgré quelques efforts récents, demeure en novembre 2017, un artiste méconnu, peu joué dont la manière et le parcours artistique sont inconnus du grand public.

Théodore Dubois est certes un auteur académique, mais se réclamant autant de Franck que de Schumann, son classicisme sait aussi comprendre le raffinement original d'un Saint-Saëns.



Jouer son PARADIS PERDU relève donc en 2017 d'une audace visionnaire, d'autant que **Jean-Claude Malgoire** ressuscite pour la première fois, la partition orchestrale originelle (récemment retrouvée), laquelle révèle une sensibilité étonnante pour des couleurs déjà ciselées par Berlioz dans sa Symphonie Fantastique. Dubois, génie de l'orchestration : certainement. Archaïque dans ce retour au passé (et berliozien, le plus prestigieux) : peut-être. La question de cette recréation est donc riche d'enseignements et mérite absolument le voyage jusqu**'à TOURCOING, ces 24 et 26 novembre 2017.**

3 raisons pour ne pas manquer l'événement

Pourquoi ne pas manquer cet événement lyrique autant qu'orchestral ?

3 raisons pour écouter le PARADIS PERDU de Théodore Dubois, les 24 et 26 novembre 2017 à TOURCOING

1° pour la version inconnue récemment découverte, celle pour orchestre, révélant des trésors et des pépites sonores à connaître absolument

2° pour l'engagement et l'acuité expressive du chef Jean-

Claude Malgoire, toujours attentif à ressusciter l'inconnu en préservant une étonnante cohérence dans la constitution de son équipe artistique

3° pour l'histoire et le sujet de l'oratorio créé à Paris en 1878 : en évoquant le péché originel, Dubois dans le sillon tracé par Berlioz et Gounod, renouvelle lui aussi la figure délirante, démiurgique de Satan dont il fait une personnalité vocale éblouissante ; … aux côtés des chœurs, parmi les mieux écrits du romantisme français tardif.
Evénement incontournable, CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2017

LIRE aussi notre présentation du PARADIS PERDU, recréé par Jean-Claude Malgoire à TOURCOING les 24 et 26 novembre 2017
http://www.classiquenews.com/recreation-mondiale-du-paradis-perdu-de-theodore-dubois-1878/

TOURCOING, les 24 et 26 novembre 2017. Dubois : Le Paradis perdu.

Théodore Dubois (1867-1924)
Le Paradis Perdu (1878)

vendredi 24 novembre 2017 à 20h
dimanche 26 novembre 2017 à 15h30
Tourcoing Théâtre Municipal R. Devos



RÉSERVEZ VOTRE PLACE

CREATION MONDIALE
dans l'instrumentation originale d'après le manuscrit autographe de Théodore Dubois

_____

LE PARADIS PERDU de Théodore Dubois

Drame-oratorio en quatre parties
Livret d'Edouard Blau d'après le poème de John Milton

Direction musicale : **Jean Claude Malgoire**
Conception visuelle et scénographie : Jacky Lautem
Ève : Magali Simard-Galdes, soprano
Adam : Antonio Figueroa, ténor
Satan : Marc Boucher, baryton
L'Archange : Mireille Lebel, mezzo-soprano
Uriel, le Fils : Denis Mignien, ténor
Molock : Philippe Favette, baryton
Belial : Kamil Ben Hsain Lachiri, baryton-basse

Choeur de chambre de Namur
(préparation du choeur Thibaut Lenaerts)

La Grande Écurie et la Chambre du Roy
Coproduction avec le Festival Classica de Saint Lambert (Canada)

GENEVE. Prix de composition du Concours international 2017, en direct



LIVE SUR INTERNET. CONCOURS DE GENEVE 2017 : ce 26 novembre 2017 à 17h, EN DIRECT LIVE la FINALE du Prix de composition du 72è Concours de Genève, en live streaming, depuis le site du CONCOURS DE GENEVE 2017. Réuni à Genève ce printemps 2017, le Jury officiel (dont 5 compositeurs contemporains reconnus), présidé par Matthias Pintscher, a désigné trois finalistes parmi 67 candidatures reçues du monde entier: **Jaehyuck Choi** (22 ans, Corée), **Yaïr Klartag** (31 ans, Israël) et **Hankyeol Yoon** (23 ans, Corée). Les candidats devaient soumettre un concerto pour clarinette et orchestre. Chacun des 3 finalistes, dont deux coréens cette année – âgés de moins de 25 ans (!)-, preuve de l'activité et de l'engagement des candidats de Corée du Sud dans le milieu de la musique contemporaine et sur le « marché des concours internationaux », présente une partition dans le genre obligé, et qui a pour titre respectivement : NOCTURNE III (Jaehyuck Choi), BOCCA CHIUSA (Yaïr Klartag), PRANK (Hankyeol Yoon). **+ d'infos sur le site du Concours de GENEVE 2017.**



FINALISTE - COMPOSITION
Jaehyuck Choi (22 ans, Corée)
Nocturne III pour clarinette et orchestre

A la fois compositeur et chef d'orchestre, Jaehyuck Choi est né et a grandi à Séoul en Corée du Sud, avant de poursuivre ses études à la Juilliard School de New York avec Matthias Pintscher... *Lire plus*



FINALISTE - COMPOSITION
Yaïr Klartag (31, Israël)
Bocca Chiusa pour clarinette et orchestre

Yair Klartag est né en 1985 en Israël. Il étudie la composition avec Ruben Seroussi à l'Université Buchmann-Mehta de Tel-Aviv, puis avec Georg Friedrich Haas à Bâle et à l'Université Columbia... *Lire plus*



FINALISTE - COMPOSITION
Hankyeol Yoon (23 ans, Corée)
Prank pour clarinette et orchestre

Né à Daegu, Hankyeol Yoon se forme à la Yewon School of Arts avec Kyu Yung Chin avant d'entrer en 2011 à la Haute École de Musique de Munich, en Allemagne, où il poursuit ses études auprès d'Isabel Mundry... *Lire plus*



Cinq compositeurs de renommée internationale siègent au sein du jury 2017: Matthias Pintscher (Allemagne, Président), Unsuk Chin (Corée), Xavier Dayer (Suisse), Magnus Lindberg (Finlande) et Ichiro Nodaïra (Japon). Plus d'infos

LIRE aussi **notre présentation générale du CONCOURS INTERNATIONAL DE GENEVE 2017**

LIVE SUR INTERNET. CONCOURS DE GENEVE 2017 : ce 26 novembre 2017 à 17h, EN DIRECT LIVE la FINALE du Prix de composition du 72è Concours de Genève

---

Compte-rendu, concert. TOURS, Opéra. Poulenc, Escaich, St-Saëns. OSRCVLT. Thierry Escaich (orgue), Benjamin Pionnier (direction)



Compte-rendu, concert. TOURS, Opéra. Poulenc, Escaich, St-Saëns. OSRCVLT. Thierry Escaich (orgue), Benjamin Pionnier (direction). AUDACE & COHÉRENCE. On ne louera jamais assez la vitalité bien heureuse des concerts symphoniques présentés au Grand Théâtre de Tours : la tradition orchestrale s'y déploie en liberté et en originalité comme en témoigne ce 12 novembre, sur la scène de l'Opéra-Théâtre. La présence de l'orgue déjà est un préalable suffisamment éloquent : signe d'une audace en terme de

programmation qui sait prendre les risques de dispositifs et d'association instrumentale peu ordinaire. Or malgré sa rareté au concert, la sonorité pleine, ronde et directe du clavier à pédales, transporte littéralement l'écoute. D'autant que c'est **l'organiste et compositeur Thierry Escaich** qui est le grand invité de ce soir, présentant comme compositeur, ses propres oeuvres *Baroque Song* (2007) ; puis comme interprète, s'accorde à la direction très détaillée et souple de **Benjamin Pionnier**, directeur des lieux, pour exprimer la franche puissance du Concerto de Poulenc, les vertiges hallucinants de la très romantique Symphonie de Camille Saint-Saëns. Programme copieux, véritable manifeste d'un essor de l'activité symphonique à Tours.

Programmer de la musique contemporaine apporte un enrichissement fertile, d'autant que l'écriture de Thierry Escaich est l'une des plus actives et raffinées qui soient, prenant ici prétexte du contrepoint baroque, celui des chorals, pour d'amples variations et divagations aux architectures complexes, vagues sonores, exigeant le concours de tout l'orchestre. Au souci de la forme, l'auteur répond par un tissu sonore flamboyant, aux multiples phénomènes de réponses et d'échos, assurant le plus souvent une belle cohésion dans le développement.

Et c'est un luxe de pouvoir écouter l'auteur lui-même, prendre le micro à l'invitation du chef Benjamin Pionnier, pour expliquer les enjeux et le sens de chaque section. L'expérience est exceptionnelle : elle rend plus vivante et surtout accessible, le concert de musique contemporaine. Son *Concerto pour orgue* sera joué les 25 et 26 novembre à la Philharmonie de Paris.

Avant les 2 concertos pour orgue de Poulenc puis en seconde partie, de Saint-Saëns, les tourangeaux ont pu retrouver le choeur de l'Opéra (uniquement ses voix de femmes) dans les chuchotements éthérés, d'une sensualité suggestive de « *Sirènes* », ultime volet du triptyque « *Nocturnes* » de Debussy.

Poulenc, Saint-Saëns, Escaich : équation gagnante
A Tours, Benjamin Pionnier joue l'audace et la cohérence

L'équilibre entre voix et orchestre, parfaitement réalisé, augure du meilleur pour les Concertos pour orgue à suivre : car il est toujours très délicat de trouver la juste balance entre la puissance non vibrée de l'orgue impérial, et la totalité voisine et scintillante de l'orchestre, que de cordes pour le Poulenc (avec timbales) ; à son complet pour la 3è de Saint-Saëns.
Comme le rappelle Thierry Escaich avant de se lancer dans les méandres harmoniques parfois acides, acérés de ce Concerto propres au néoclassicisme des années 1930, c'est Maurice Duruflé (disparu en 1986) qui le créa en 1939, Salle Gaveau à Paris ; or en un jeu de filiation et de correspondances qui d'ailleurs augmente la grande cohérence du programme, Duruflé fut organiste à Saint-Etienne du Mont (à partir de 1929) comme l'est actuellement son titulaire … Thierry Escaich. Et la boucle est bouclée.

Malgré sa franchise et son énergie, taillée au scalpel, avec cette acuité du timbre, cette efficacité pourtant sensuelle qui est le secret de **Poulenc, le Concerto pour orgue** reste exceptionnel au concert en France. Les mouvements enchaînés, sont vivement contrastés, comme une référence directe à la rhétorique alternée du discours baroque : la volubilité aiguë dont fait preuve Poulenc, rappelle (et cite aussi) JS Bach lui-même, auquel le Français associe des vagues planantes d'une incroyable volupté, comme des couperets harmoniques qui claquent comme la lame sonore cisaille, à la fin de son formidable opéra à venir, « *Dialogues des Carmélites* (1957) ». Particulièrement en complicité, -organiste, chef et musiciens-

s’entendent à relancer et colorer chaque nouvel épisode, andante, allegro (variété des phrasés de l’orgue très sollicité, ferveur et rage des cordes, saisies comme dans une course…), sans omettre ces coups de sang qui fouettent le flux collectif avec un panache endiablé. Le Concerto court ainsi tout au long de ses 20 minutes, comme un pur sang nerveux qui sait aussi s’alanguir. Superbe connivence, belle association.

Enfin voilà le plat de consistance et pour nous l’un des sommets de la Symphonique romantique française à l’heure où le wagnérisme bas son plein : **la Symphonie avec orgue de Camille Saint-Saëns**, elle aussi, en raison de sa réalisation instrumentale complexe, très peu jouée au concert. Encore une aberration que Benjamin Pionnier a su écarter d’un revers de la main, pour ce premier concert de la saison symphonique à l’Opéra de Tours.



Dernière symphonie (et pourtant que 3è) de l’auteur de « Samson et Dalila », créé en 1877, **la Symphonie avec orgue** synthétise tout le génie d’orchestrateur de Saint-Saëns. Sa subtilité expressive aussi malgré l’apparente solennité du dispositif. Créés en 1886, les quatre mouvements comme soudés deux à deux, semblent se répondre, comme deux diptyques, en une symétrie parfaites aux résonances secrètes, très finement architecturée. L’orgue de **Thierry Escaich**, présent aux second puis quatrième mouvements, réalise cette même intensité à la fois simple et nuancée, mais avec une grandeur contemplative plus nettement marquée (caractère de la partition oblige) que dans le Poulenc : ce qu’on appelle emphase, « absence de génie », morceau terne et lisse, aimable et parfois solennel (donc creux), nous semble dans cette lecture à la fois directe, souple et bien architecturée, a contrario et littéralement… d’une constante

inspiration : la palme revenant évidemment à l'Andante, second épisode (noté poco adagio), où se déploie le calme (grandiose il est vrai) tout en majesté intérieure de l'orgue sur les nuages des cordes… une séquence d'une élévation inouïe, – céleste, immatérielle, presque abstraite, qui nous fait traverser le ciel. Le jeu délicat, articulé, jamais démonstratif de l'organiste invité se révèle passionnant. D'autant que le chef veille à la clarté comme à la transparence des pupitres, dans un rapport constant où l'équilibre doit s'unir à l'intensité du son. Reprenons notre défense de l'œuvre : les uns (trop critiques) disent « ennui » ; comment peut-on s'éteindre à l'écoute d'une orchestration si raffinée et suractive, où pointe le jeu très facétieux selon nous, du piano, complice comme un double du premier clavier (de l'orgue), et qui est aussi la révérence autobiographique de Saint-Saëns lui-même (qui fut un excellent pianiste). L'ascension majestueuse du dernier mouvement enchaîné au Scherzo, ajoute à la maîtrise des interprètes, un autre défi, celui de l'exubérance (finement architecturée là aussi, dans le format d'une double fugue). L'orchestre étincelle comme un feu d'artifice, mais son rayonnement varie ses effets en toute mesure et maitrise, avec un sens de la composition d'une éloquente vivacité (Benjamin Pionnier sait allusivement rappeler dans sa direction très articulée, combien Saint-Saëns a su à son époque, admirer en visionnaire, Rameau, et le défendre avant tout autre.)… De Rameau à Saint-Saëns, une égale intelligence des mélodies fusionnées avec le souci de l'équilibre et du flux dramatique s'écoulent ainsi. Si l'on doutait (encore) du génie original de Saint-Saëns – quelle autre symphonie avec orgue peut-on compter alors ?, le concert à Tours en ce 12 novembre, montre clairement l'audace et la juvénilité d'un auteur faussement sage qu'on s'évertue à minorer en le décrétant poussiéreux et classique. Belle redécouverte associée à la sensibilité orchestrale de Thierry Escaich, le compositeur et l'organiste virtuose.

_____

Compte- rendu, concert. TOURS, Opéra, le 12 novembre 2017. « Jeux d'orgue » : Poulenc, Escaich, St-Saëns. OSRCVLT. Thierry Escaich (orgue), Benjamin Pionnier (direction).

_____

Prochain concert symphonique à l'Opéra de Tours : carte blanche à Paul Meyer (direction musicale), les 2 et 3 décembre 2017. Au programme : Ouverture Les Hébrides, puis Symphonie n°5 « Réformation » de Mendelssohn / Symphonie en ut n°9, « La Grande » de Schubert. Réservations et informations : sur **le site et la billetterie en ligne de l'Opéra de Tours / saison 2017-2018.**

http://www.operadetours.fr/carte-blanche-a-paul-meyer-2-3-dec

---

Compte-rendu, opéra. Paris. Palais Garnier, le 15 octobre 2017. MOZART : La Clémence de Titus. Vargas, d'Oustrac… Dan Ettinger / Willy Decker



Compte-rendu, opéra. Paris. Palais Garnier, le 15 octobre 2017. MOZART : La Clémence de Titus. Vargas, d'Oustrac… Dan Ettinger / Willy Decker. Le dernier opéra (seria) de Wolfgang Amadeus Mozart est à l'affiche cet automne et cet

hiver 2017 à l'Opéra National de Paris. Le Palais Garnier accueille la production de la Clémence de Titus de **Willy Decker**. 20 ans après sa création, elle caresse toujours les sens et inspire la réflexion. En effet, le metteur en scène allemand, réussit à révéler les profondeurs et l'humanité de l'oeuvre en apparence sérieuse et froide. La distribution est rayonnante de talent comme d'engagement. L'orchestre de la maison dirigé par Dan Ettinger représente l'autre facette glorieuse du joyau tripartite qu'est cette production.

La clémence : le concert des sentiments

Le livret de Métastase, mis en musique par au moins 6 compositeurs d'envergure au XVIIIe siècle, est en l'occurrence fortement remanié par le librettiste Caterino Mazzolà, et ce, avec la collaboration du compositeur. C'est grâce à cette bonne entente et au désir partagé des créateurs (pour la réalisation d'un ouvrage d'intérêt musical et philosophique) que l'œuvre se distingue ; rompant avec le modèle désuet de l'opéra seria, notamment avec les nombreux duos, trios et ensembles, mais aussi avec les récitatifs abrégés, les airs raccourcis, le nombre d'actes, etc… Ici, Titus, à nouveau célibataire après l'exil de sa bien aimée Bérénice, est victime d'un complot mené par Vitellia. Elle veut devenir impératrice et se sert de l'amour de Sextus, meilleur ami de Titus, pour y arriver. Sextus est déchiré entre passion et amitié, mais finit par trahir son ami. Malgré tout Titus survit et demeure clément.

Le rideau se lève sur un immense bloc de marbre qui se transforme progressivement en buste impérial, tandis que Titus évolue…, de l'incertitude préromantique vers la quiétude résignée non sans amertume. Les décors et beaux costumes de

John MacFarlane s'accordent à la dignité et la profondeur, mais aussi à l'économie de l'opus et de sa mise en scène. Nous trouvons quelques traits caractéristiques de **Willy Decker** : comme la structure semi-circulaire encerclant le buste et un penchant pour les contrastes chromatiques. La présentation de Bérénice pendant l'ouverture, portant une robe rouge qui rappellera un des habits impériaux de Titus, comme le jaune partagé par le couple d'Annius/Servilia témoignent d'une vision profonde et intellectuelle, mais jamais prétentieuse, avec le but de rehausser l'intérêt théâtral de l'œuvre.

La distribution engagée est rayonnante de talent et d'investissement dramatique et musical. Notamment les femmes. La Vitellia d'**Amanda Majeski** faisant ses débuts à l'Opéra de Paris, est tout simplement superlative. Incarnée, tourmentée, ma non troppo : son jeu d'acteur est saisissant ; elle réussi à humaniser davantage le personnage quelque peu douteux. Bien sûr, le bijou est dans le chant. Son rondo avec cor de basset concertant « Non più di fiori » est un sommet d'excellence interprétative et de musicalité.
Qualités qu'on peut attribuer également au Sextus de **Stéphanie d'Oustrac**, habituée du rôle. Cet automne 2017, la cantatrice rennaise,
rayonne d'humanité et de véracité dramatique comme jamais ! Sa ligne vocale est sublime, la maîtrise de l'instrument est impressionnante ; son chant, un heureux mélange de tendresse et de gravité : magistral, tout simplement. Son rondo à la fin du deuxième acte « Deh per questo istante solo » demeure un sommet d'expression, avec les plus beaux piani de la représentation.
Le couple Annius et Servilia interprété par **Antoinette Dennefeld** et **Valentina Nafornita** respectivement, est quant à lui, … délicieux. Elles sont superbes dans leur duo du premier acte « Ah, perdona il primo affetto », et aussi individuellement ; la première par son agilité et ses habiles interventions sur la partition ; la dernière avec un chant d'une beauté qui caresse les coeurs. Marko Mimica (faisant ses

débuts à l'Opéra) dans le court rôle de Publius, ministre de Titus, est tout brio.
Son excellent jeu donne envie de le voir et de l'entendre davantage.

Que dire du Titus de Ramon Vargas ? Nous trouvons sa performance tout à fait bouleversante de fragilité. Il incarne parfaitement le rôle de l'Empereur ; en permanence trahi, avec parfois un je ne sais quoi de comique qui sied bien à l'opéra seria de fin de siècle. Félicitons les choeurs de l'Opéra dirigés par Alessandro di Stefano, qui nous offrent une interprétation maestosa d'un des plus beaux choeurs mozartiens « Che del ciel » à la fin de l'opus. L'orchestre dirigé par Dan Ettinger est à la hauteur de la production. Bien sûr, les bois mozartiens sont d'une justesse et d'un candeur à fondre les coeurs ; comme les cordes solennelles sont édifiantes et les cuivres martiaux, tout à fait exaltants !

_____

Spectacle fortement recommandé à tous nos lecteurs, à l'affiche au Palais Garnier de l'Opéra National de Paris (dans deux distributions alternatives), les 20, 23, 25, 28 et 30 novembre ainsi que les 3, 5, 8, 11, 14, 17, 21 et 25 décembre 2017. De quoi fêter Noël d'excellente façon.

Compte rendu, opéra. Paris. Palais Garnier, le 15 octobre 2017. La Clémence de Titus. Mozart, compositeur. Ramon Vargas, Amanda Majeski, Stéphanie d'Oustrac… Choeurs et orchestre de l'Opéra de Paris. Dan Ettinger, direction. Willy Decker, mise en scène.

Compte-rendu, concert, Dijon, Auditorium, le 18 novembre 2017. Musique à la Cité des Rois. Les Traversées baroques, dir. : Etienne Meyer.

Compte-rendu, concert, Dijon, Auditorium, le 18 novembre 2017. Musique à la Cité des Rois. Les Traversées baroques, dir. : Etienne Meyer. Les Traversées baroques, poursuivant leur exploration des musiques de la Contre-Réforme, nous entraînent loin de la Pologne, qu'ils ont si bien illustrée : Etienne Meyer et ses complices s'attachent maintenant au baroque musical andin, partagé entre les missionnaires – intégrant le syncrétisme réalisé avec les pratiques locales – et les grands sanctuaires de l'Altiplano. Lima, « Cité des Rois », plus que toute autre ville de la région, porte la marque de la toute-puissance hispanique. Les rencontres musicales y seront variées à souhait.

Pour ce faire, il a réuni autour de son ensemble instrumental huit jeunes chanteurs, familiers du baroque et déjà reconnus. A côté de Anne Magouët et Capucine Keller, dessus, Ariana Vafadari, mezzo, Paulin Bündgen et Pascal Bertin, contreténors, Hugues Primard et Vincent Bouchot, ténors, et enfin Renaud Delaigue, basse. Les instruments anciens qui les accompagnent permettent de combiner le violon, le cornet, les flûtes, la chalemie, la bombarde, les percussions, au continuo, assuré avec une viole de gambe, une contrebasse de viole, le clavecin et l'orgue, sans oublier les cordes pincées (guitares, luth, théorbe et chitarrone). Cette richesse de timbres assurera des éclairages renouvelés en fonction des

œuvres présentées.



Le programme illustre fort bien la variété extrême des productions du temps. La plénitude et la splendeur des polyphonies de Guerrero, venues tout droit de Séville, alternent avec des œuvres enracinées dans la tradition (dialogue facétieux, course de taureau…). Les pièces de dévotion se mêlent ainsi aux accents guerriers comme aux narrations d'esprit populaire, sans oublier la procession, bienvenue, qui ouvre et ferme le concert. Si les œuvres vocales sont les plus nombreuses, faisant appel à des effectifs changeants, les instruments ne sont pas en reste. Des accents de la bataille, on passe à une berceuse pour voix et basse continue, d'une grande douceur, puis à un Salve regina éclatant. Là le plain-chant alterne avec la polyphonie… chaque pièce porte sa marque, singulière, et renouvelle

l’intérêt. La plus large palette expressive nous est offerte, de l’intimité, de la déploration, de la ferveur, à l’animation tumultueuse du combat en passant par la narration imagée.
Etienne Meyer, dont on connaît les qualités, communique à chacun cet engagement expressif qui nous ravit. Tout semble naturel, fruit d’un travail millimétré, et on admire les équilibres, la précision, la dynamique, la souplesse qui animent l’ensemble. Le public, conquis, réservera de longues ovations aux interprètes. Une nouvelle réussite des Traversées baroques, dont la curiosité et la richesse d’invention rendent le travail si attachant et gratifiant.

_____

Compte rendu, concert, Dijon, Auditorium, le 18 novembre 2017. Musique à la Cité des Rois. Les Traversées baroques, dir. : Etienne Meyer. Crédit photo : © Edouard BARRA

GRAND ENTRETIEN avec Roberto Alagna par Jacqueline

Dauxois. Maurizio dans Adrienne Lecouvreur de CILEA

GRAND ENTRETIEN avec Roberto Alagna par Jacqueline Dauxois. *A l'occasion des représentations à Monte Carlo d'Adriana Lecouvreur de Cilea (les 19, 23 et 26 novembre 2017), opéra dans lequel il interprète Maurizio,* ***Roberto Alagna*** *répond aux questions de Jacqueline Dauxois…et précise sa compréhension profonde du rôle, un homme qui aime en sincérité et non un séducteur habile…*

Du lundi 6 novembre 2017 au jeudi 16, il y a eu neuf répétitions d'**Adriana Lecouvreur à l'Opéra de Monte-Carlo**. Le jour de la septième répétition, Roberto Alagna a répondu à deux questions, l'une sur son personnage, l'autre sur les difficultés vocales du rôle. Photo ci-dessous © Jacqueline Dauxois.



« Ne jugeons pas, aimons ! »

On sait qu’il aime tous ses personnages :

« Je suis tout le temps en train de les défendre, parce qu'on ne peut juger personne, il faut être dans la même situation pour comprendre les choses. Ne jugeons pas, aimons !

– Mais Maurizio est-il tellement sympathique ? La princesse de Bouillon l'appelle un « parfait séducteur » et Michonnet tente de décourager Adriana de l'aimer. Michonnet est jaloux, mais il n'a pas tellement tort de lui conseiller de se tenir à l'écart des grands puisqu'elle en mourra. Et lui, Maurizio, s'il est à ce point désespéré par la mort d'Adriana, n'est-ce pas parce que c'est lui qui a donné le bouquet fatal à la princesse de Bouillon ?

Il n'est séducteur que pour défendre sa cause et parvenir à monter sur le trône de Pologne. Il charme la princesse pour trouver des appuis et conquérir sa couronne ; il la séduit, mais cela lui pèse, puisqu'à un moment, il dit : Maudite politique…

Maledetta politica ! …
Maledetto il momento
Che accettai quei favori !…
Perder l'appuntamento con Adriana ? Mai !…

… qui m'oblige à accepter ses faveurs, car en les acceptant je manque mon rendez-vous avec Adriana. Il séduit les hommes aussi, par son courage. Il n'hésite pas à défier le prince qui, pour l'apaiser, prétend l'avoir provoqué pour rire. Et lui : Vous voulez rire de moi ?…

Maurizio (gravamente) : *Principe, se ciò v'accora…*
Sono agli ordini vostri…
Il principe (meravigliato) : Un duello ?
L'abbate (atterito) : A quest'ora ?
Il principe : Ridere noi vogliamo.

Maurizio : Ridereste di me ?
Il principe : Creditor mio voi siete.

Dans la réalité, Maurizio est un bâtard du roi. Il part avec ce handicap dans la course au trône, mais c'est peut-être ce qui fait qu'il n'hésite pas à quitter son milieu, à offrir sa gloire à une comédienne et à lui proposer de l'épouser. Il n'est pour rien dans l'histoire du bouquet empoisonné, c'est la vengeance d'une femme jalouse. Il le lui a donné pour se défendre d'avoir été retardé par un rendez-vous galant alors que des suiveurs cherchaient peut-être à le tuer et qu'il est arrivé à les mettre en fuite. Il est courageux, c'est un vaillant. S'il est séducteur, d'ailleurs d'un certain niveau, d'une certaine galanterie, c'est parce qu'il est diplomate ; il n'est pas un goujat puisque toutes les femmes l'adorent. Les hommes aussi. Il est aimé par tout le monde. La référence à Sarah Bernhardt rend Adriana encore plus touchante quand elle s'en va sur cette musique tellement nostalgique, tellement triste avec cette canne et cette jambe de bois, et Maurizio est plus noble encore puisqu'il lui propose de l'épouser malgré cette mutilation. Il est vraiment très noble, dans le vrai sens du terme, c'est un vrai héros.

Quelles sont les difficultés musicales du rôle ?

– Comme tous les ouvrages véristes, puisque Cilea appartient encore au vérisme, les difficultés vocales résident dans le fait qu'il faille énormément d'émotion dans certains passages pour montrer des sentiments très forts, très dramatiques qui usent vocalement. Si on se laisse aller complètement, on risque de mettre la voix à rude épreuve. Or, la musique

demande que les chanteurs habitent leurs rôles et se laissent aller je ne dirais pas au cri, au hurlement, mais on n'est pas loin, et ces cris intérieurs, il faut les donner en gardant un certain contrôle. Il y a des passages difficiles comme l'air du russe Menchikov …

Il russo Mèncikoff
Riceve l'ordine di côrmi in trappola
Nel mio palagio…Era un esercito
Contro un manipolo, un contro quindici…
Ma, come à Bèndera Carlo duodecimo,
Nemici o soci contar non so…

…cet air-là, qui n'a l'air de rien, est d'une difficulté rare par le rythme, par la tessiture, par la fin qui se termine avec des aigus impressionnants qui s'enchainent et montent jusqu'au Si bémol. C'est peut-être un des airs les plus difficiles de l'œuvre. Jusqu'à del Monaco, on ne l'a pas chanté, ensuite il a été rétabli. Les duos sont dramatiques, ils s'envolent vers un aigu, en même temps, il faut que tout cela soit aisé et reste beau. Il y a un côté poète quelque part chez Maurizio, comme cette entrée : *La dolcissima effigie…*

La dolcissima effigie sorridente…
In te rivedo della madre cara ;
Nel tuo cor delle mia patria, dolce, preclara,
L'aura ribevo, che m'aprì la mente…
Bella tu sei, come la mia bandiera,
delle pugne fiammante entro i vapo,
tu sei gioconda, come la chimera
della Gloria, promessa al vincitor…
Bella tu sei, tu sei gioconda.

C'est curieux, pour un séducteur, de parler de sa mère et de son drapeau au moment où il veut faire la conquête d'une

femme, c'est plutôt maladroit, c'est là qu'on voit qu'il n'est pas un vrai séducteur, mais sincère avec Adrienne. Les difficultés sont là, mais la musique est très belle et nous porte. Les rôles sont magnifiques. Celui d'Adriana, mais aussi la princesse, un des rôles les plus importants pour mezzo-soprano, celui du baryton est très émouvant, cet homme qui aime cette comédienne depuis des années, qui n'ose pas le lui dire et, quand il touche un héritage, il va presque tenter de lui proposer de se marier, mais revient en arrière dès qu'il s'aperçoit qu'elle aime quelqu'un d'autre. Les petits rôles de caractère aussi sont très bien définis. Il y a un plaisir de plus à savoir que l'histoire est tirée de faits historiques, transformés par les librettistes et Cilea pour en faire un opéra assez éloigné de la pièce, mais ce n'est pas grave et cette œuvre devient peut-être plus forte encore que la pièce dont elle est tirée parce que la musique embellit tout. »

_____

Propos recueillis en novembre 2017.
© texte et photo Jacqueline Dauxois

_____

EN LIRE + :
http://www.jacquelinedauxois.fr/2017/11/18/entretien-avec-roberto-alagna-sur-adriana-lecouvreur-monte-carlo-2017/photo Jacqueline Dauxois

LIVRE critique, compte-rendu. JOHANN STRAUSS, le père, le fils et l’esprit de la Valse par Alain Duault (collection Classica, Actes Sud)



LIVRE critique, compte-rendu. JOHANN STRAUSS, le père, le fils et l’esprit de la Valse par Alain Duault (collection Classica, Actes Sud). Le père né en 1804, le dernier fils mort en 1899… la famille STRAUSS couvre ainsi tout un siècle, que l’on dit romantique et qui fut aussi marqué par l’essor formidable de l’écriture orchestrale, adaptée au cadre stimulant de la Valse. Voilà un petit essai qui à défaut de s’intéresser à la chronologie, s’intéresse surtout à une évocation générique de la Vienne fin de siècle, ce parfum impérial et fané, mais terriblement raffiné, comme singulièrement sensuel – malgré un puritanisme de façade, comme en Angleterre (autre Empire), où le corseté des robes et des costumes

masculins se devaient de craquer, dans la danse sublimée par les Strauss, père et fils : la sulfureuse valse à trois temps. Le texte en retrace l'histoire, l'évolution sous la plume des génies dynastiques, d'où émergent les pépites du fils : Le Beau Danube bleu (1867), La valse de l'Empereur : véritable manifeste esthétique de la Vienne impériale de François-Joseph et de son épouse « Sissi ».
Si les trois temps assurent le rebond et l'élan (du désir ainsi amorcé, cultivé, porté…), le quatrième qui en est déduit, se fait toujours attendre… car il ne vient pas. Cette irrésolution cristallise la pulsion première, viscérale d'une danse – transe, à l'érotisme évident et qui en son temps, fut taxé d'abord, de perversité, d'immoralité, d'indécence.

L'auteur plonge dans les péripéties d'une dynastie riche en épisodes et rebondissements digne du livret de La Chauve Souris (écrite par Johann fils) : père violoniste fantasque, aventurier, génial et tout autant porté sur la gaudriole, au point de tromper manifestement son épouse Anna (la mère de Johann fils) avec une plébéienne, Emilie à laquelle il donne le même nombre d'enfants (3), comme Anna a accouché de Johann, Josef et Eduard, les fils légitimes, tous compositeurs. Après avoir enfanté d'un chef d'oeuvre qui évoque aussi l'esprit de toute une époque, la fameuse Marche de Radetsky (pour la fête de la réconciliation, le 22 sept 1849, pour le retour d'Italie du fameux maréchal), Johann père meurt dans les bras de son Emilie, de façon misérable et honteuse, le 25 septembre 1849 à … 45 ans. La partition conclut ajourd'hui la célèbre retransmission en mondiovision pour la 1er janvier, rituel télégénique devenu messe classique. Déjà avec Johann père, la valse symphonique, musique pure et invitation chorégraphique connaît un âge d'or.



Le cas de Johann fils est tout autant promis à des accomplissements miraculeux sur le plan musical : dès ses 19 ans, il est sacré nouvel empereur de la Valse grâce à un premier concert tremplin, réalisé au Casino Dommayer, le 15 octobre 1844 où il présente ses compositions, dirigeant lui-même avec une fougue et un entrain irrésistible. La rivalité entre les deux est consommée car Anna la mère, se venge du père, – son époux infidèle, à travers la carrière du fils lui aussi bouillonnant violoniste, qu'elle soutient, encourage, stimule. Cette mise en rivalité entraînera la chute de Johann I.

L'auteur conduit sa narration comme une valse aux élans progressifs, vénéneux, diaboliques, enivrants. Johann II se dédie bientôt à la composition pour le plus grand bien du genre, approfondissant cette valse symphonique, véritable opéra pour orchestre. Il convainc son frère **Josef**, pourtant ingénieur passionné, de laisser sa vocation première… et de reprendre la direction de l'orchestre Strauss : ce qui signifie tournée, concerts, et aussi composition (pas moins de 283 partitions ainsi laissées par Josef, dont le talent réel est à redécouvrir). Surmenage, tabac en nombre, et vie trépidante sans guère de sommeil… et Josef s'éteint de façon tragique, lors d'un concert à Varsovie, comme son père, à 43 ans.

Paraît le dernier frère, **Eduard,** très jaloux du génie célébré de son frère ainé Johann, lequel n'y voyant rien venir, le convainc de reprendre la direction de l'orchestre et des tournées, comme Josef… afin de pouvoir composer : c'est que Johann fils II, sacré empereur de la Valse à Vienne, s'est marié avec « Jetty » (la cantatrice Henrietta Trefftz, fin août 1862) : tout en composant une série de chef d'oeuvres dans leur hôtel particulier somptueux de Hietzing au bord du parc de Schönbrunn, – Le beau Danube Bleu, se consacre

désormais à l'opérette, avec les succès que l'on sait. Henrietta qui fut cantatrice (inspirant Berlioz et Mendelssohn), l'a probablement inspiré. C'est désormais un compositeur de la nuit, qui écrit ses chefs d'oeuvres, entre 22h et 6h du matin, les faisant valider par son épouse, très jalouse de leur confort intime… Ainsi naissent plusieurs sommets lyriques dans le genre léger et qui recyclent en les sublimant les valses désormais célèbres, à l'invitation de Maximilian Steiner, le directeur du Theater An der Wien (parmi les plus aboutis au côtés de La Chauve souris, se distinguent Le Baron Tzigane, et Le chevalier Pasman…ce dernier ouvrage est encore moins connu). Voilà qui électrise encore un génie musical qui fut proche de Bruckner et de Brahms (plusieurs photos d'époque attestent de leur belle amitié et compréhension réciproque); et qui fut admiré de Wagner, Ravel…

Bien d'autres épisodes retentissants et romanesques émaillent le récit de ce texte captivant, court et contrasté (comme un très bon opéra) : la mort tragique de Jetty, les remariages plus ou moins heureux de Johann II, la terrible vengeance d'Eduard après la mort de son frère Johann II. La dynastie Strauss, père et fils, fut aussi une fratrie dont il faudrait démêler les passions et conflits personnels à Vienne, à l'époque où bientôt Freud formulera le fonctionnement, causes, conséquences et symptômes de la psyché et des pathologies conscientes ou non… De ce point e vue, le récit est doublement passionnant. Car sous l'esprit de la Valse, c'est ce flot impétueux de l'âme humaine qui sublime ses propres doutes et ses insondables élans… Lecture incontournable. En prime, une excellente chronologie sur le contexte politique et historique (qui complète le récit premier).

_____

LIVRE événement, annonce. JOHANN STRAUSS, le père, le fils et l'esprit de la Valse par Alain Duault (collection Classica, **Actes Sud**, octobre 2017). SBN 978-2-330-08631-2 / prix indicatif : 16, 80€. LIRE AUSSI notre annonce du livre JOHANN STRAUSS père et fils

_____

Agenda, actualité :
LE BARON TZIGANE de J. Strauss II / Nouvelle production à l'Opéra des Nations de Genève / du 15 déc. 2017 au 6 janvier 2018 / OPÉRETTE EN 3 ACTES DE JOHANN STRAUSS – Livret de Ignaz Schnitzer d'après la nouvelle Sá de Mór Jókai.Créé à Vienne le 24 octobre 1885 au Theater an der Wien. Créé en version française à Paris le 20 octobre 1895 aux Folies dramatiques.

CONCERT DU NOUVEL AN à VIENNE, le 1er janvier 2018 : diffusion en direct sur France 2 à partir de 11h : cette année, pour fêter l'an neuf, 2018, le chef milanais Riccardo Muti dirige les Wiener Philharmoniker…

Compte rendu, opéra. Metz, Opéra-Théâtre, le 17 nov 2017, Donizetti : Don Pasquale. Cyril Englebert / Pierre-Emmanuel Rousseau.

Compte rendu, opéra. Metz, Opéra-Théâtre, le 17 nov 2017,

Donizetti : Don Pasquale. Cyril Englebert / Pierre-Emmanuel Rousseau. On oublie souvent que Norina est une des premières veuves joyeuses de l'opéra. La Vedova ingegnosa (Giuseppe Sellitto), les Deux veuves de Smetana, La Vedova scaltra de Ermanno Wolf-Ferrari, d'après Goldoni, … la liste serait longue de celles-ci occupant le devant de la scène. Naïvement, on croyait que la seule figure féminine de Don Pasquale, soprano léger, dans la tessiture comme dans l'esprit et l'expression, était le personnage central autour duquel l'action se déroulait : Jeune femme de caractère, rusée et capricieuse, lyrique et bouffe, sincèrement éprise d'Ernesto, mais aussi adorable comédienne propre à jouer la mégère revêche, dès le faux-contrat de mariage signé.

Une comédie surprenante, cruelle et grinçante



Ce soir, y aurait-il détournement de livret ? Ce ne serait pas la première ni la dernière fois… Don Pasquale semblait à l'abri de toute récupération tant le propos et l'intrigue sont conventionnels. C'est maintenant chose faite. A en croire **Pierre-Emmanuel Rousseau**, maître d'œuvre et d'ouvrage de la réalisation, Malatesta et Norina seraient roués, vénaux, lubriques, complices de la captation de la fortune de Don Pasquale, ce dernier dindon de la farce, avec un Ernesto relégué au rayon des accessoires. Même si la lecture peut sembler logique, on a peine à suivre la proposition de mise en scène. Les billets de monnaie distribués par Malatesta ne suffisent pas à accréditer la vénalité des personnages. Point ne suffit qu'une bouteille circule de bouche en bouche pour donner cette ivresse euphorique. Cependant, ce Don Pasquale réserve d'excellents moments, musicalement comme

dramatiquement. Le deuxième acte, son finale tout particulièrement, vif, piquant, coloré, et le troisième seront très appréciés.
Le décor, les costumes et les lumières sont signés du metteur en scène, et leur cohérence va sans dire. La commedia dell' arte ne se limite pas seulement aux personnages et à leur jeu. Le décor, ingénieusement conçu, permet de figurer un intérieur comme la scène nocturne dans le jardin, voire le passage d'une gondole. Les costumes, mi XVIIIe S-mi kitsch, sont parfaitement appropriés : de la guêpière de Norina, puis de sa cape, assortie au vêtement de Malatesta, son complice, de la tenue excentrique de Don Pasquale attendant sa Dulcinée, emperruqué comme un Louis XIV vieillissant, Arlequin, Ernesto en Pierrot, c'est un régal. Les éclairages, changeants, souvent crus, aux couleurs elles-aussi très kitsch, participent à la vivacité de l'ouvrage.
La Norina de Rocio Pérez, pleinement épanouie dans sa voix comme dans son jeu, nous vaut un chant élégant, léger et sonore, dont le soutien, la ligne et la couleur sont adorables, avec une égalité de registre rare. Le délié est exempt de minauderies, les effets pyrotechniques sont là, sans ostentation aucune, les aigus sont aisés, agiles et l'ornementation belcantiste idéalement restituée. Sa cavatine, son duo avec Don Pasquale, après le soufflet, chargé d'humour, mais toujours léger, pétillant, l'ultime duo « Tornami a dir che m'ami » atteignent la perfection. Ce chant rayonnant, exemplaire sort indemne de la trivialité, voire de la vulgarité imposés par la mise en scène : Comment croire dans cette Norina qui, après avoir chanté « je suis prête sauf à trahir mon amour » (acte II scène 5), se livrera à des ébats sans équivoque avec Malatesta, après avoir partagé les caresses d'Arlequin ? Ici, c'est une aguicheuse, friande de jeunes hommes, d'un physique de top-model.
Ernesto, pauvre Pierrot, s'il ne se voit attribuer guère de consistance par cette lecture originale de l'ouvrage, est tout aussi remarquable au plan vocal : **Patrick Kabongo**, authentique ténor di grazia, donne le meilleur de lui-même. La ligne est

irréprochable, sobre et soutenue, il sait émettre de vrais piani, sans jamais être plat ou fade. Son « Sogno soave e casto » est prometteur et jamais nos attentes ne seront déçues. Un « Com'è gentil » d'anthologie, des duos ravissants, on est comblé.
Don Pasquale et le docteur Malatesta chantent juste, mais sonnent faux : leur jeu dramatique, artificiel, lié à la conception des personnages, semble les contraindre. Tous deux manquent parfois de rondeur, de verve, de la faconde attendues. Conséquence vraisemblable du parti pris de la mise en scène, qui transforme en comédie grinçante ce qui n'est qu'une bouffonnerie réussie. **Michele Govi**, beau baryton familier du répertoire italien a beaucoup chanté Malatesta avant de s'emparer de Don Pasquale. Excellent comédien, il use de tous les registres avec art. Il passe ainsi de la voix parlée au parlé-chanté et au chant sans qu'il y paraisse.
Alex Martini nous vaut un grand docteur Malatesta. L'émission est aisée, sonore, toujours articulée, conduite avec goût. Il est ici le meneur de jeu, et y prend un plaisir manifeste.
Signalons **Julien Belle**, Arlequin de service, notaire d'occasion, dont les interventions musicales sont chiches, mais dont l'activité dramatique est constante : une réussite que ce personnage le plus souvent muet.
Le chœur de l'Opéra-Théâtre, figurant avant le dernier acte, y donne toute sa mesure, avec des déplacements chorégraphiés.
L'**Orchestre National de Lorraine**, malgré une ouverture un peu décevante, se montre réactif à la direction de **Cyril Englebert** : la musique pétille, danse, fait rêver comme on l'attend. Signalons comme autant de réussites l'introduction puis le soutien de la cavatine de Norina, rêveur, poétique, exubérant, ainsi que les poncifs du nocturne et la péroraison finale.
Un excellent moment de détente, servi par de solides et talentueux interprètes, pleinement engagés.

Compte rendu, opéra. Metz, Opéra-Théâtre de Metz-Métropole, le 17 novembre 2017, Donizetti : Don Pasquale. Cyril Englebert / Pierre-Emmanuel Rousseau. Michele Govi, Rocio Pérez, Patrick Kabongo, Alex Martini, Julien Belle. Crédit photo : © Arnaud Hussenot – Opéra-Théâtre de Metz

---

CLIP : Philippe Cassard et l'Orch National de Lorraine jouent Fauré (1 cd La Dolce Volta)



CLIP VIDEO : Philippe Cassard et l'Orch National de Lorraine jouent Fauré (1 cd La Dolce Volta) – FAURE : Philippe Cassard, Jacques Mercier. Le programme mêle pièces pour piano seul (Nocturnes n°2, n°4 et 11), pour orchestre sans piano (Suite de Pelléas,

ouverture de Pénélope) et évidemment, partitions concertantes réunissant les deux (Ballade et Fantaisie). Soit plus d'une heure de pure Fauré dont toujours quelque soit la durée et l'orchestration, quelque soit la ligne mélodique et la parure harmonique-, l'élégance, suprême, souveraine, s'impose à nous. Il faut bien toute la délicatesse digitale et cette fluidité enivrée dont est généreux le pianiste Philippe Cassard, pour exprimer la profonde vitalité des Nocturnes (en particulier la fougue schumannienne de l'épisode central du n°2), et plus encore, ce qui fait basculer le n°4 dans l'onirisme suspendu du Tristan de Wagner, … rien de moins. Texte de présentation © CLASSIQUENEWS. Lire la critique complète sur CLASSIQUENEWS

LIRE notre critique du cd Philippe Cassard et l'Orch National de Lorraine jouent Fauré (1 cd La Dolce Volta) : « Elégance fauréenne » / cd élu « CLIC de CLASSIQUENEWS » en octobre et novembre 2017